

**LA VALEUR PRAGMATIQUE ET LA CONSTRUCTION DE SOI DANS LE
DISCOURS LITTÉRAIRE**
**THE PRAGMATIC VALUE AND THE CONSTRUCTION OF THE SELF IN LITERARY
DISCOURSE**



Claudia Elena DINU

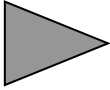
Abstract

Due to the communicational vocation of fictional works, the pragmatic values of literary speech conceal the construction of the self – both the writer's and the reader's.

Thus it may be asserted that each enunciation comprises the author's marks of substance, even in highly metaphorical uses of the language. These marks, always detectable, lead to the identity of the literary author. Once the author steps on the fiction stage, the dialogue with the reader begins. The latter – a faceless image – has a portrait more or less predictable before writing the text, but is definitely reshaped through the reading as mediated interaction with alterity.

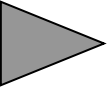
The two identities – the author's and the reader's – are consequently (re)shaped simultaneously in a secret synergy.

Keywords: construction of the self, literary pragmatics, author, reader



Introduction

De nos jours l'absence de motivation pousse la lecture littéraire dans un cercle de plus en plus étroit des élus. En même temps la question identitaire surgit avec force dans le monde contemporain. Notre étude se propose de croiser ces deux problématiques et de parler de la construction de soi de l'auteur littéraire et de son lecteur.



L'énonciation de l'auteur littéraire et sa valeur pragmatique

Il est généralement admis que la création littéraire est liée à un certain besoin d'amélioration qualitative propre à l'auteur. Les critiques ont eu différentes perspectives sur ce phénomène. D. Maingueneau par exemple fait remarquer la présence d'un « réseau complexe et mouvant de stratégies » à travers lequel l'auteur « tente de se valoriser et de surmonter les menaces de dévalorisation » (Maingueneau, 1990 : 17). C'est la conduite qui correspond à un désir d'affirmation du moi, affirmation qui passe tout d'abord par des actes circonscrits au verbe *affirmer*.

Au sein de la linguistique, une approche intéressante des phénomènes de la langue est offerte par la pragmatique, qui, les dernières années, touche également des problèmes concernant les textes littéraires¹. Dans ce sens certaines considérations de Catherine Kerbrat-Orecchioni nous semblent non seulement bien argumentées, mais en même temps très proches de la perspective de notre étude. Une première idée fondamentale est la présence simultanée dans tout texte de deux dimensions – descriptive et performative, « dimensions qui s'y trouvent étroitement imbriquées mais que l'on peut tenter par abstraction de dissocier » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 188). Les deux dimensions donnent naissance à la coexistence des valeurs sémantiques et pragmatiques. « La plupart des théoriciens s'accordent pour admettre que les valeurs pragmatiques, tout en s'opposant aux valeurs sémantiques (au sens étroit), constituent un sous-ensemble des valeurs sémantiques (au sens

¹ Il s'agit surtout des phénomènes de cohérence textuelle: « Dernière-née des disciplines linguistiques, la pragmatique connaît à l'heure actuelle une expansion tous azimuts : on la met au service de la description des faits de cohérence textuelle (voir sur ce point le fort intéressant article de D. Paris et C. Castelfranchi, 1976) qui considèrent le discours comme une hiérarchie de „goals” – de buts illocutoires –, et fondent son homogénéité sur l'existence d'une valeur pragmatique globale subsumant les valeurs primaires et dérivées... » (Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Librairie Armand Colin, 1980, p. 218).

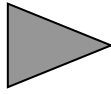
large) » (Kerbrat–Orecchioni, 1980 : 197). Les valeurs pragmatiques surgissent de l'existence de l'énonciation et les valeurs sémantiques sont liées aux énoncés. Ces valeurs « sont le plus souvent pluralisées, et réparties en plusieurs niveaux (dénotté / connoté, littéral / dérivé, explicite / implicite, immanent / actualisé) généralement hiérarchisés » (Kerbrat–Orecchioni, 1980 : 196). Ainsi regroupées les valeurs constituent le « sens global » qui « se compose de valeurs à la fois sémantiques et pragmatiques » (Kerbrat–Orecchioni, 1980 : 196). Cette composition est soutenue par le fait que le sens global comprend : le sens, lié aux « valeurs prédictibles en langue », et les effets de sens, qui sont en relation avec « les valeurs imprévisibles, anarchiques, qui surgiraient sauvagement au cours de l'actualisation discursive et échapperaient à toute entreprise de codification » (Kerbrat–Orecchioni, 1980 : 202).

Il faut toujours tenir compte de l'importance et du changement de perspective survenu une fois qu'on prend en considération qu'il existe dans chaque discours littéraire une énonciation de l'auteur, circonscrite aux valeurs pragmatiques, qui restent implicites, mais qui se trouve dans un rapport de cohérence avec les autres valeurs sémantiques véhiculées par le texte d'ensemble. Nous considérons que l'existence d'un rapport entre ces deux valeurs du texte nous éclaire sur la compréhension du cheminement interne parcouru par l'auteur pendant la création son œuvre. Pour y parvenir il est nécessaire d'invoquer encore un concept pragmatique qui décrit la présence de l'énonciateur réel dans le texte énoncé – « la réflexivité de l'énonciation » :

« Ce sens qui se „montre” nous conduit au cœur du dispositif pragmatique, à la réflexivité de l'énonciation, c'est-à-dire au fait que l'acte d'énonciation se réfléchit dans l'énoncé. [...] dans la perspective pragmatique un énoncé ne parvient à représenter un état de choses distinct de lui que s'il montre aussi sa propre énonciation. Dire quelque chose apparaît inséparable du geste qui consiste à montrer qu'on le dit » (Maingueneau, 1990 : 13).

Il y a un *je crois que* implicite dans tous les écrits et il ne faut pas l'interpréter dans un sens simplement apologétique, mais le comprendre comme marque d'« un certain concept du *sujet* de l'énonciation » (Kerbrat–Orecchioni, 1980 : 179). En plus, les marques de l'intériorité sont évidentes dans le discours littéraire au niveau du personnage (Mattiussi, 2002, p. 156). Il existe un discours des personnages qui fonctionne en tant qu'énoncé *distinct et inséparable* de l'énonciation représentée par le discours de l'auteur. Il y a un transfert continu de l'auteur vers le héros, transfert qui se déroule sur deux grands axes : le langage et la pensée (il ne s'agit pas du langage de l'auteur en tant qu'individu social mais d'un discours transfiguré par la littéralité, du discours qu'il utilise en tant qu'écrivain). Cette trans-figuration implique un grand nombre de nuances qui peuvent donner lieu à un transfert

d'idéologie ou bien à une transposition² fidèle d'une partie de son « moi » qui suppose « la participation à la personne de l'autre et à ses sentiments, la *sympathie*, au sens étymologique du terme » (Mattiussi, 2002, 151).



Identité narrative et construction de soi

Paul Ricœur fait remarquer qu'il existe une relation entre la notion d'« identité narrative » et « la constitution conceptuelle de l'identité personnelle » (Paul Ricœur, 1990 : 143). Le philosophe fait remarquer également que « ce n'est donc pas arbitrairement que la personne, objet de référence identifiante, et le sujet, auteur de l'énonciation, ont même signification... » (Paul Ricœur, 1990 : 71). Ces considérations qui tiennent plutôt de la philosophie ont un support linguistique bien précis. Blanchot l'affirme qu'« écrire, c'est passer du 'je' au 'il' » (Mattiussi, 2002 : 255). Malraux fait remarquer à son tour que le *il* romanesque est un *je* travesti³. Ce jeu des pronoms est analysé également par Paul Ricœur qui fait une observation très pertinente :

« Pour l'enquête réflexive [...] la personne est d'abord un moi qui parle à un toi. La question sera finalement de savoir comment le je-tu de l'interlocution peut s'extérioriser dans un lui sans perdre la capacité de se désigner soi-même, et comment le il/elle de la référence identifiante peut s'intérioriser dans un sujet qui se dit lui-même. C'est bien cet échange entre les pronoms personnels qui paraît être essentiel à ce que je viens d'appeler une théorie intégrée du soi au plan linguistique » (Paul Ricœur, 1990 : 56).

Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre*, propose une théorie de « la constitution réciproque de l'action et du soi » qui comprend également l'action d'écrire appartenant au domaine littéraire. Dans ce sens le philosophe parle de la « triade » : « décrire, raconter, prescrire » qu'on retrouve à l'intérieur de l'écriture et dont « chaque moment » implique « un rapport spécifique entre constitution de l'action et constitution de soi » (Ricœur, 1990). Nathalie Heinich semble expliciter

² Pour Laurent Mattiussi cette transposition est partiellement relative : « le pacte „logiquement contradictoire” proposé par l'auteur d'autofiction : „C'est moi et ce n'est pas moi”. Moi, l'auteur, je suis et je ne suis pas le héros de l'histoire » (Laurent Mattiussi, *op. cit.*, p. 11).

³ « En 1977, dans *L'Homme précaire et la littérature*, Malraux parlait du roman au passé. C'est tout juste s'il évoquait au passage l'interrogation du romancier sur lui-même, sur le modèle des *Faux-Monnayeurs*, comme la nouveauté du XXe siècle. Le temps de Stendhal, de Balzac, de Flaubert, de Dostoïevski lui paraissait être l'apogée du genre. Sans doute, comme il le suggère, cela tenait-il à la psychologie du XIXe siècle – paradis perdu du romancier, – qui reposait sur un chassé-croisé entre le *je* intime qui est un *il* et le *il* romanesque qui est un *je* travesti. Cette façon simple d'être à la fois dedans et dehors, d'analyser à la fois l'intimité du *moi* et de montrer du dehors ses gestes et son comportement était sans doute la clef de toutes ces hautes réussites romanesques » (Michel Raimond, *Le Roman*, Paris, Armand Colin, 1988, p. 25).

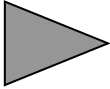
ces affirmations quand elle décrit la place de l'acte d'écrire parmi les activités qui construisent l'identité.

« Car parmi toutes les façons possibles de se construire soi-même par ses actes, c'est-à-dire de transformer son activité en identité – en faisant des enfants, en faisant fortune, en faisant carrière, en faisant une œuvre –, cette dernière est sans doute la plus personnelle. Moins répandue que la procréation, la création reste en effet, par la signature, très fortement attachée à la personne [...] l'activité de création permet non seulement de créer des œuvres pour autrui, mais aussi, en créant, de se créer soi-même, réduisant la contingence de toute vie biologique par l'inscription de sa personne dans un objet durable et singulier. En ce sens, „gagner sa vie” ne signifie rien d'autre que donner sens à sa propre existence » (Heinich, 2000 : 122 et 124).

Nathalie Heinich fait remarquer également qu'il existe une « exigence de dévoilement (se dire et se chercher) de soi » (Heinich, 2000 : 119) qu'on retrouve chez n'importe quel écrivain et Paul Ricoeur fait observer que « même dans les usages en apparence les moins référentiels du langage, comme c'est le cas avec la métaphore et la fiction narrative, le langage dit encore l'être » (Paul Ricoeur, 1990 : 350). Dans une sorte d'hierarchie qualitative il existe « d'abord autocréation de l'écrivain avant d'être création de l'œuvre : car „on serait en droit de considérer l'œuvre comme le récit de l'itinéraire par lequel l'écrivain se crée (se crée écrivain), de la même manière que le récit mythique raconte l'ascension, à travers épreuves et hauts faits, d'un individu obscur à la dignité mystique” » (Heinich, 2000 : 333).

« Ces différentes formes de „mise en intrigue” par l'écriture montrent à quel point celle-ci peut être investie tant comme une épreuve que comme une ressource identitaire, à la fois mode de réparation des blessures, instrument de cohérence des moments de soi-même et lieu imaginaire d'un lien possible avec autrui... » (Heinich, 2000 : 120).

L'écrivain conquiert l'émancipation en réconciliant découverte de soi et création de soi. Catherine Kerbrat-Orecchioni fait remarquer que « certaines séquences que l'on pourrait [...] estimer non informatives, peuvent ainsi être révélatrices des compétences culturelles et idéologiques de l'émetteur du message » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 211).



L'intentionnalité de l'auteur et le lecteur

Laurent Mattiussi fait remarquer que le besoin de se projeter dans des figures transcendantes se trouve en relation avec un certain désir de liberté.

« L'individu se voudrait libre, mais il se découvre enchaîné par les déterminismes de l'hérédité, de la psychologie, de son milieu, prisonnier des séries causales par lui-même inaugurées. La création littéraire se dresse contre ce moi modelé par des facteurs que l'ipséité perçoit comme étrangers à son essence dernière. Quand la vie réelle oppose à l'individu écrivant ses multiples résistances, l'espace de l'écriture lui ouvre le champ du possible et lui permet de se projeter en des figures transcendantes de lui-même. L'univers de la fiction [...] devient le milieu nouveau où se déploie l'énergie créatrice de l'ipséité, le domaine de sa libre expansion dans des actes et des événements qu'elle peut reconnaître intimement comme les siens, comme l'expression aussi approchée que possible de ce qu'elle se sait ou se croit être, de ce qu'elle veut se faire » (Mattiussi, 2002 : 13).

L'importance des relations interpersonnelles est souvent affirmée de nos jours, y compris dans le domaine de la linguistique. Catherine Kerbrat-Orecchioni soutient que « dans la problématique des actes de langage, il s'agit plutôt d'analyser les relations qui s'établissent, *via* l'énoncé, entre les partenaires de l'échange verbal : les deux perspectives sont bien entendu complémentaires » et fait remarquer que « la valeur d'acte d'un énoncé fonde et se fonde sur la relation interpersonnelle existant entre les actants de l'énonciation » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 204). Dans la critique littéraire on peut souvent lire que « la signification de l'œuvre repose [...] sur la relation *dialogique* qui s'établit entre elle et le public de chaque époque » (Compagnon, 1998 : 227).

Cette relation est directement liée à l'intentionnalité de l'auteur.

« Bien des discours contemporains dénie toute pertinence à l'idée d'une quelconque antériorité chronologique d'un projet signifiant sur sa mise en forme verbale, même traqué et pourchassé de toutes parts, le concept d'intention revient au galop sous de nouveaux habillages : Greimas parle du „projet virtuel du faire”, A. Borrel et J.-L. Nespoulos „d'appétence sémiotique”, J. Domerc de „prétexte” (lequel inclut, autres composantes, „un projet d'accomplissement, une intention, un vouloir dire”) et Benveniste, plus clairement encore, „d'intenté” (l'intenté, c'est „ce que le locuteur veut dire”, le contenu de sa „pensée” qui s'actualise en discours sous forme de signifié). [...] S. Lecointre et J. Le Galliot définissent la „valeur illocutoire” comme „l'intentionnalité qui préexiste à l'énonciation” et S. Schmidt considère que pour tout texte, sa structure profonde génératrice n'est autre que „le schéma abstrait, thématique, de l'intention de communication”,

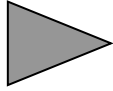
c'est-à-dire de l'intention de „produire un effet” quelconque: expulsée du discours des sémanticiens, l'intentionnalité fait dans celui des pragmaticiens une réapparition bien peu discrète » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 180).

Une fois admise la réalité de l'intention, il devient important de voir comment elle fonctionne. En général la place du récepteur est présentée comme déterminante dans ce fonctionnement.

« Parler, c'est donc communiquer également le fait que l'on communique, intégrer dans l'énonciation la manière dont celle-ci doit être saisie par le destinataire. L'interprétation de l'énoncé n'est aboutie, l'acte de langage n'est réussi que si le destinataire reconnaît l'intention associée conventionnellement à son énonciation. Ainsi, pour que l'acte d'ordonner soit réussi il faut et il suffit que le destinataire comprenne que c'est un ordre qui lui est adressé » (Maingueneau, 1990: 6-7). « L'intention signifiante de l'émetteur n'existe, ou plutôt n'est linguistiquement pertinente, qu'en ce quelle est identifiée comme telle par le récepteur » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 180).

Dans les prises de position présentées ici le récepteur est appelé à décoder, à retrouver l'intention de l'émetteur, il a de ce point de vue un statut et un apport relativement passif dans la constitution du sens. Catherine Kerbrat-Orecchioni fait mention des « idées développées par Austin et Searle (mais, qui ont été également souterrainement fécondées par les réflexions de Pierce, de Jakobson et des behavioristes américains) [...] dont l'hypothèse fondatrice est la suivante : parler c'est sans doute échanger des informations, mais c'est aussi effectuer un acte, régi par des règles précises (dont certaines seraient, pour Habermas, universelles), qui prétend transformer la situation du récepteur, et modifier son système de croyances et/ou son attitude comportementale » (Kerbrat-Orecchioni, 1980: 185). P. Ricœur fait observer que les échanges aussi bien que les modifications concernent les deux plans de l'agir et du sentir.

« La réception des œuvres de fiction contribue à la constitution imaginaire et symbolique des échanges effectifs de parole et d'action. L'être-affecté sur le mode fictifs'incorpore ainsi à l'être-affecté du soi sur le mode réel ». « C'est à la faveur de ces exercices d'évaluation dans la dimension de la fiction que le récit peut finalement exercer sa fonction de découverte et aussi de transformation à l'égard du sentir et de l'agir du lecteur, dans la phase de refiguration de l'action par le récit » (Ricœur, 1990 : 194 et 381).



Conclusion

L'œuvre littéraire apparaît ainsi comme l'histoire de l'accomplissement d'une vocation communicationnelle où *la construction de soi* concerne simultanément le locuteur et l'interlocuteur. Dans cet échange « deviennent ainsi fondamentalement équivalentes l'estime de *l'autre comme un soi-même* et l'estime de *soi-même comme un autre* » (Ricœur, 1990 : 226).



Références

- Compagnon, Antoine.** 1998. *Le Démon de la théorie, Littérature et sens commun*. Paris : Seuil.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine.** 1980. *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*. Paris : Librairie Armand Colin.
- Heinich, Nathalie.** 2000. *Être écrivain, création et identité*. Paris : ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE.
- Maingueneau, Dominique.** 1990. *L'énonciation littéraire II. Pragmatique pour le discours littéraire*. Édition mise à jour. Dunod, Paris, Bordas.
- Mattiussi, Laurent.** 2002. *Fictions de l'ipséité - essai sur l'invention narrative de soi (Beckett, Hesse, Kafka, Musil, Prout, Woolf)*. Genève : Librairie Droz S.A.
- Raimond, Michel.** 1988. *Le Roman*. Paris : Armand Colin.
- Ricœur, Paul.** 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris : Éditions du Seuil.

The author

Claudia Elena Dinu is assistant professor at „Gr. T. Popa” University of Medicine and Pharmacy of Iași, where she teaches French and Romanian. The author wrote a doctoral thesis in philology under the joint tutelage of: „Al. I. Cuza” University of Iași and „Albert-Ludwigs” of Freiburg. Along the years, she published different articles on literature, aesthetics, and the didactics of foreign languages.

